

Christophe Fourvel

Je suis né à Marseille en 1965. Je me souviens avoir mystérieusement décidé à 8 ans que je serai écrivain. Après avoir abandonné sans vraiment de regret une thèse en psychophysiologie, en 1989, j'ai peu à peu pratiqué des métiers qui m'ont rapproché de ce qui m'était essentiel depuis mon plus jeune âge : la littérature. J'ai ainsi tour à tour travaillé dans une bibliothèque, une librairie, un centre régional du livre avant qu'un directeur de théâtre, en 2006, me propose d'animer des ateliers d'écriture. Voilà quatorze ans maintenant que je partage mon temps entre l'écriture de mes livres et les ateliers d'écriture.

J'ai fait paraître une vingtaine d'ouvrages à ce jour, abordant un peu sans en épouser toujours parfaitement les contours, tout ce que l'on nomme « les genres littéraires » : poésie au tout début (mes premiers textes publiés en revue étaient des poèmes) puis roman, nouvelles, journal, essai, livre pour enfants, monologue de théâtre... J'ai écrit autour de mon rapport au cinéma, aux arts martiaux, au silence... Collaboré plusieurs fois avec des artistes issus d'autres disciplines et notamment avec la danseuse-chorégraphe Geneviève Pernin avec qui nous avons conçu des projets pour des musées, des galeries d'art, des hôpitaux et bien sûr des théâtre.

Ces quatorze dernières années (Depuis 2006 et ma démission du Centre régional du Livre) sont indiscutablement les plus riches. Nous écrivons pour quelques centaines de lecteurs et le monde nous intime aujourd'hui la volonté de parler à tout le monde parce que nous avons à défendre une vision de la communauté la plus large, d'une communauté qui n'est pas composée, loin s'en faut, de lecteurs mais de gens qui pensent, qui travaillent à façonner notre quotidien, qui entendent, qui décident. Qui souffrent de ne pouvoir exprimer tout à fait ce qu'ils ressentent et de n'être pas entendus. De ne pas être reconnus pour leurs talents, leur histoire, leur singularité. Il me semble que mon horizon s'est étoffé, que mon désir de littérature s'est renforcé d'une expérience sociale. Que j'ai trouvé une place ; ma place. Lorsque j'écris ceci, je pense aux centaines de petits groupes d'enfants, d'hommes et de femmes que j'ai été amené à fédérer autour de la nécessité de la langue et de l'invitation à écrire : écoliers, collégiens, lycéens, étudiants français et étrangers, détenus, pensionnaires d'hôpitaux, handicapés, « écrivains », personnes en apprentissage de français, migrants... ; à toutes les personnes qui m'ont accompagné : travailleurs sociaux, enseignants, documentalistes, soignants... J'écrivais pour des lecteurs solitaires, inconnus, petits îlots de curiosité sous la vaste vague brutale du monde et j'ai trouvé une parole à adresser à ce même monde. En animant des ateliers d'écriture, je n'ai pas ouvert un nouveau territoire à côté de mes livres. Je me suis mis « à parler mes livres » et j'ai pu être entendu. J'ai trouvé une place qui n'était plus cette présence/absence qui caractérise l'écrivain mais la place politique, sociale, qui me correspondait intimement et qui, ainsi, me donnait une fonction et une existence au sein de la société dans laquelle je vis.

Ainsi, les propositions d'ateliers ont conduit à dessiner un territoire et ce territoire s'est avéré appartenir à la même géographie que l'écriture. C'est donc ici que je me situe désormais. Dans cet arpent littéraire, social, politique où il est essentiel de trouver ses mots pour dire le monde ; où il est essentiel de trouver l'endroit d'où écrire et parler. Cet endroit que nous choisissons guère et qui, pour moi, est fait de mon passé, de mes origines, de mes villes, de mes voyages. Cet endroit qui est tissé d'une écoute infinie de soi et d'une écoute infinie des autres. Je crois que je ne me déplaçerai plus, que je ne quitterai plus cet espace.